STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00487559 7

SR

RÊVERIES

SUR LES

BORDS DU CHER.

—

POÉSIES

PAR Mme AGATHE BAUDOUIN.

SYSTÈME D'ÉCHANGE
A. P.
INTERNATIONAL

PARIS,
CHALLAMEL ET Cie, LIBRAIRES,
1, RUE DE L'ABBAYE
1841.

841
B325r

du

département du Cher.

A. B.

23136

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
This project is made possible by a grant from the Institute of Museum and Library Services as administered by the Pennsylvania Department of Education through the Office of Commonwealth Libraries

https://archive.org/details/reverieassurlesba00baud

PRÉFACE.

Encore des vers! et des vers de femme!!!... Oui, encore une violette dont le parfum vous arrive à travers les ronces du buisson; encore une femme qui se permet de franchir la limite de rubans et de dentelles que vous lui aviez assignée, et de vous

dire : « J'ai aussi des yeux pour admirer la nature,
« une âme pour la sentir, un cœur pour l'aimer!
« Les rubans et les dentelles me plaisent, il est vrai;
« les uns me rappellent la nuance des fleurs préfé-
« rées, les autres la blancheur transparente du
« nuage qui fait le ciel plus bleu : je ne pense pas
« que les porter soit ici-bas la seule mission de la
« femme; elle peut s'en faire une parure, mais non
« en vivre. »

C'est une étrange position que celle d'une femme qui s'aperçoit tout à coup que ses pleurs, en tombant sur le papier, y tracent un caractère empreint de leur essence! Elle rougit et recule effrayée de ce qu'elle vient de faire. La pauvre femme tombe abîmée sous le délit qu'elle cache soigneusement : il lui semble que, nouvelle Ève, elle a touché au fruit de l'arbre défendu! et qu'un ange, épée nue, va venir la chasser d'au milieu de ses compagnes! Et ses pleurs redoublent, hélas! et ses vers aussi!

Tout ce qui est obéit à la loi immuable! Il vient un jour où la source jaillit du sol, où la lave sort du volcan, où la fleur s'échappe du bouton, le papillon de la chrysalide, et la poésie du cœur!

Oui, il vient un jour où cette harmonie, longtemps comprimée, se révèle par quelques vibrations indiscrètes.

Une nouvelle, de quelque nature qu'elle soit, est toujours accueillie avec empressement. Une nouvelle! quelle bonne fortune pour les soirées et les visites! Sans doute que les consignes les plus sévères seraient levées si l'on se faisait annoncer par ces mots magiques : Une nouvelle!

Il est donc bien peu de personnes qui ne saisissent avec empressement ce moyen, le seul qu'elles aient peut-être, de captiver un instant l'attention et de se rendre l'arbitre d'une émotion! Et il est tel individu

qui, pour rien au monde, ne céderait le plaisir d'arriver, le premier, dire à quelqu'un : « Votre maison brûle; le banquier qui a votre fortune s'est enfui ; » ou toute autre chose du même genre. Mais, n'ayant pas toujours de grandes nouvelles à annoncer, on se résigne souvent à en inventer ou à en propager de petites, et c'est alors que l'on dit : — Savez-vous que madame une telle fait des vers? — Non. — Vraiment? — Comment savez-vous cela? — Viennent enfin toutes les exclamations, interrogations et commentaires possibles!... Pauvre madame une telle!

Se distinguer, de quelque manière que ce soit, est toujours une contravention à la loi commune que tout d'abord il faut expier; et, une fois que l'on est hors du cadre ordinaire, il faut, avant d'être admis à celui d'exception, passer par de cruelles épreuves! Le courageux pèlerin qui entreprend cette lutte s'y blesse et chancelle, il est vrai; mais, arrivé au terme, à la renommée, il peut alors tout oser! Et

le public, en cette circonstance, ressemble fort à ces provinciaux qui, pendant les vacances, de tous les points de la France, arrivent à Paris, dépeuplé de Parisiens, et s'écrient, en se heurtant les uns aux autres dans tous les lieux publics : — Vraiment, à Paris seul l'on se met ainsi ! — Quelles manières ! — quelles tournures ! — Oh ! il n'y a qu'un Paris !... Et les femmes s'en retournent heureuses en emportant une toilette imitée de celle d'un département voisin, et disent fièrement en arrivant : — On ne porte que cela à Paris !

La foi est une belle chose !

La femme qui arrive dans le monde sous l'accusation de tentative de poésie doit se munir, auparavant, de patience et de courage. Aux questions importunes, aux félicitations vraies ou fausses que l'on lui adresse à demi-voix, viennent se mêler des mots qui, lancés avec intention, arrivent à son oreille en

brisant son cœur. — Femme savante — femme auteur — précieuse ridicule — bel esprit — voltigent autour d'elle. Et, pendant que la malheureuse rougit en apprenant qu'elle est devinée, il lui faut soudain pâlir sous le coup d'une offense! et fuir, désolée, pour trouver sur son oreiller les pleurs à la place du sommeil!

L'âme, ainsi que le jeune arbrisseau, ne plie sous le poids qui la froisse que pour se redresser plus vigoureuse! Si l'on commençait par mesurer son adversaire, rarement on fléchirait sous lui.

Celle qui, venue humble, s'en retourne blessée, après avoir fléchi sous la douleur, se relève fière et dédaigneuse; et, saisissant le scalpel, elle analyse l'aréopage dont le suffrage eût fait, la veille, son bonheur, et prend en pitié sa douleur passée! puis retourne, le cœur fermé, l'ironie sur les lèvres, où naguère elle venait, le cœur ouvert, chercher la sym-

pathie et implorer la bienveillance! Et, chose singulière, ô monde! c'est alors seulement qu'elle est mieux accueillie, et que l'on commence à lui trouver quelque mérite!... O monde!...

Telle est, je crois, l'histoire de toutes les femmes qui prennent la plume et se glissent furtivement dans l'arène littéraire! Pourquoi? les muses ne sont-elles pas femmes? Je ne viens donc pas, soutenant les droits de la femme au Parnasse, son ancienne résidence, plaider pour une question résolue depuis longtemps. S'il se trouve encore des incrédules à cet égard, je me bornerai, dans l'intérêt de la cause, à les renvoyer à la charmante préface de Nathalie, dans laquelle M. de Salvandy nous prouve, avec son éloquence habituelle, que l'intelligence et tous les beaux et nobles sentiments sont du domaine de la femme! Seulement je vous dirai tout bas, à vous, messieurs, qui me lirez, et auxquels je me plais à croire de l'esprit, que, de votre part, il est de bon

goût de reconnaître que celle qui vous met au monde peut faire quelque chose de bien.

Concluons. Le ciel sombre et pluvieux contient les astres lumineux qui reparaîtront. Souvent la fleur dont le pétale est plus amer renferme plus de suc au calice. Quelles offenses banales ne disparaîtraient mille fois devant ces quelques louanges qui, parties d'âmes élevées, tombent au fond du cœur en y laissant un miel dont il se nourrit aux jours des douleurs! Donc, gloire dans le ciel à celui qui fit toutes choses et résignation sur la terre!!!

I.

Au Berry.

La patrie est aux lieux où l'âme a pris naissance,
Où des élans du cœur on connut la puissance,
Où la pensée ailée a, d'un rapide essor,
De son vaste domaine embrassé le trésor!

A. B.

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,
Et je m'y suis assise, et j'ai prié!.....

Mme DESBORDES-VALMORE.

I.

AU BERRY.

O bords du Cher! vous seuls vous êtes ma patrie ;
Mon enfance, il est vrai, dans Paris fut nourrie ;
Mais jeune je quittai, sans regret, mon berceau,
Saluant avec joie un avenir nouveau,
Et, d'une triste aurore oubliant la souffrance,
Je m'élançai vers vous, le cœur plein d'espérance :

Ignorante de tout, je ne savais qu'aimer,
Et vous livrais une âme, un esprit à former.
Mon guide, un de vos fils, dont j'étais la compagne,
Avec moi parcourant votre belle campagne,
Aimait à provoquer ce poétique élan
Qui sommeillait en moi comme au fond d'un volcan.
Alors, tout au foyer et tout à la famille,
En allaitant un fils, en berçant une fille,
Bien souvent je lisais nos poëtes sacrés,
Et, sensible aux accords de leurs chants inspirés,
En mon cœur échauffé du feu de leur génie,
J'osai joindre ma voix à leur douce harmonie.

Bourges, si ma pensée éclose en tes remparts,
Si mes vers, nés chez toi, pouvaient de toutes parts
Un jour être applaudis! dans ma reconnaissance,
Je n'oublirais jamais le lieu de leur naissance.

Combien de fois, errante en ces chemins couverts,
Qui, berceaux sur nos fronts, sous nos pieds tapis verts,

De rideaux verdoyants coupant tes vastes plaines,
Berry, ceignent tes champs de leurs riantes *traînes* [1],
J'ai rêvé!.... J'ai rêvé sur le cours de tes flots;
Au bruit de leurs torrents j'ai mêlé mes sanglots;
J'ai passé sur tes prés, j'ai gravi tes montagnes,
Cueilli, sur tes buissons, la rose des campagnes;
J'ai parcouru tes bois : et j'aime à revenir,
Aux lieux où j'ai rêvé, chercher un souvenir!

Cet espoir de bonheur ne fut, hélas! qu'un rêve,
D'une souffrance à l'autre une trop courte trêve,
Et ce que j'espérais et d'heureux et de beau
Disparut à mes yeux dans la nuit du tombeau!

Bien longtemps, j'ai vécu dans la douleur muette;
Puis, dans mon cœur brisé, je me sentis poëte :

[1] Expression de la localité, pour désigner les deux haies d'arbres et de buissons qui bordent les chemins.

Et soudain, relevant mon esprit abattu,
Je réclamai du ciel et courage et vertu.
Souvent, d'un pas furtif, à l'aube matinale,
Ou, quand la nuit tombait, à genoux sur la dalle,
De la religion implorant le secours,
Je retrouvais le calme en ses divins amours!
J'ai foulé de Paris les temples magnifiques,
Admiré la richesse et l'art des basiliques:
Mais en vain j'y cherchai le saisissant respect
Dont notre cathédrale émeut par son aspect!
D'un faste trop mesquin, ah! gardez sa muraille!
Pour elle point de luxe ou d'ornement qui vaille
Sa nudité sublime et cette majesté
Dérobée au séjour de la divinité.

J'aime à te contempler, mon noble Saint-Étienne;
J'aime, aux clartés du soir et de la foi chrétienne,
Voir sur l'azur des cieux saillir tes longs arceaux,
Et les yeux d'or des nuits briller dans tes vitraux!
J'aime le grandiose empreint sur ton portique,
Et la frise légère, et l'ogive gothique,

Et de ta vieille tour le sommet élevé,
Où, cachée aux humains, j'ai tant de fois rêvé,
Lorsque, croyant atteindre aux célestes demeures,
Je tressaillais au bruit de l'airain sous les heures,
Et que celle du soir me trouvait revenant
Pensive et recueillie à l'escalier tournant,
Où d'un regard craintif à chaque meurtrière
J'aurais voulu du sol éloigner la dernière.
Le dédain me prenait en lisant aux parois
Dates, chiffres et noms d'aujourd'hui, d'autrefois;
Vaine prétention d'une main orgueilleuse,
Ou d'un fragile amour trace amère et railleuse!

Te confiant leurs maux en ce triste univers
Sur tes murs ont passé bien des siècles divers,
Monument qu'éleva la pieuse espérance,
Temple mystérieux où la pâle souffrance,
Se traînant sous les coups des hommes inhumains,
Vers son Dieu, dans ton sein, vient élever les mains.
Oh! c'est qu'il est des jours où notre âme accablée
Au pied de la croix sainte est enfin consolée.

De ceux qui ne sont plus imposant souvenir,
Leur repos nous annonce un repos à venir;
Nous dormirons comme eux dans la tombe profonde;
Comme sur eux, sur nous s'agitera le monde!
Mais toi, majestueux, tu resteras toujours,
Sanctuaire éternel d'éternelles amours!

Bourges, dans ta cité de grands souvenirs brillent;
De grands noms, de grands faits les traces y fourmillent.
Jacques Cœur et Cujas semblent, dans leurs hôtels,
Renaître sous l'écho de leurs noms immortels.
Oui, l'esprit inquiet, la profonde pensée
Méditeront longtemps sur ta grandeur passée,
Et, dans tes beaux débris interrogeant le sort,
Reconnaîtront les lois du temps et de la mort!
Leurs voix réveilleront, dans leurs demeures sombres,
D'illustres trépassés, dont tu gardes les ombres.

D'autres te chanteront; moi, je saurai t'aimer!
En croyant au bonheur j'appris à te nommer.

Berceau de mes enfants! adoptive patrie!
Si je dois te quitter, ta mémoire chérie
Partout me restera : la joie et le malheur,
Lien double et puissant, te consacrent mon cœur.

II.

A mes enfants.

O bienfaits d'une mère, inaltérable empire !
Elle aime son enfant même avant qu'il respire.
Mais, après tant de maux, quand ce gage adoré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.

MILLEVOYE.

II.

A MES ENFANTS.

Oui, c'est pour vous que mon âme en délire
Rêve la gloire, au triomphe inconstant;
Oui, c'est pour vous que j'accorde ma lyre
Et que j'aspire à briller un instant.

Je veux, enfants, oubliant ma faiblesse,
Vous préparer un plus doux avenir;
Oh! gardez-moi, pour prix de ma tendresse,
Dans votre cœur un tendre souvenir!

Si, pour l'éclat qu'en secret je redoute,
J'affronte un jour le critique moqueur,
A moi les maux, les ronces de la route!
A vous les biens et le rameau vainqueur.

Oui, je voudrais, de vos jeunes années,
Avec de l'or combler tous les désirs;
Pour vous, compter des heures fortunées.
A moi les pleurs! à vous tous les plaisirs.

Quand le destin fut pour moi si sévère,
De ses rigueurs il devrait être las;
Dans ma souffrance encor je le révère,
Et ne l'implore, amis, que pour vos pas.

Pauvres petits! que ne puis-je, en offrande,
Donner ma vie, et mon âme, et mon cœur!
Implorez Dieu, car sa puissance est grande!
Pour le fléchir, priez, priez en chœur.

Je vais partir, moi, timide colombe,
Prendre mon vol et braver les revers :
Oh! dans la lutte, enfants, si je succombe,
Priez pour moi le Dieu de l'univers!

Il faut partir; de ma barque enchaînée
Je romps le câble et l'abandonne aux flots;
Comme la fleur par la vague entraînée,
J'ignore, hélas! où sera le repos.

Mais le repos est-il fait pour ma vie?
Dans la tourmente il me faut exister;
A la chercher la gloire me convie,
Et c'est en vain que je veux résister.

Priez, enfants! Que vos mains frémissantes
Vers le Seigneur se lèvent l'implorant;
Et que vos voix, si pures, si puissantes,
Pour moi, dans l'air, redisent en pleurant :

« Seigneur! Seigneur! protégez notre mère,
« Notre soutien, notre espoir en ces lieux;
« Vous le savez, nous n'avons plus de père!
« Près de sa mère il se repose aux cieux! »

Vos voix, enfants, ont des douceurs étranges!
C'est la rosée, au matin d'un beau jour,
Montant, légère, et que la main des anges
Aux pieds de Dieu dépose avec amour.

Unissons-nous; donnez-moi vos prières,
Agenouillés au pied des saints autels!
Pour vous les fleurs, et pour moi les misères.
Parlez à Dieu! moi, je parle aux mortels!

Car c'est pour vous que mon âme en délire
Rêve la gloire, au triomphe inconstant;
Car c'est pour vous que j'accorde ma lyre,
Et que j'aspire à briller un instant!

III.

A mon beau-père.

Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née.

VOLTAIRE.

III.

A MON BEAU-PÈRE.

Alors que sans appui je me vis sur la terre,
J'ai trouvé près de vous affection, bonté;
Quand j'avais tout perdu, seul vous m'êtes resté :
Soyez béni, mon père!

Sur mes pauvres enfants quand je me désespère,
Seule et sous la douleur pliant comme un roseau,
Je vous vois accourir auprès de leur berceau :
Soyez béni, leur père!

Trop souvent, je le sais, dans l'ombre et le mystère
Mon âme, qui succombe à son ennui vainqueur,
Vous fait douter de moi; pourtant du fond du cœur
Je vous bénis, mon père!

IV.

Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux,
« Oh! (direz-vous) reviens des cieux,
« Reviens à moi, riant mensonge.
« Ma lampe est là qui veille encor. »

ÉMILE DESCHAMPS.

IV.

O mes rêves des nuits, fuyez, voici l'aurore;
Autour de mon chevet, qui vous retient encore?
Vous ne m'abusez plus!
Ma paupière est ouverte, adieu vos doux mensonges,
La raison ne veut pas qu'on donne à de vains songes
Des regrets superflus!

Adieu, disparaissez, belles touffes de roses,
Aux arbres, aux buissons, partout fraîches écloses,
Comme sur l'églantier;
En vain on vous cueillait, blanches ou purpurines,
Vos fleurs, qui sous les doigts renaissaient sans épines,
Couvraient le monde entier!

D'où venaient ces accents, que m'apportait la brise,
Plus doux que les soupirs d'un beau luth qui se brise
En ses brûlants accords?
Concerts mélodieux, extases sans mélanges!...
C'est un écho du ciel; seule, la voix des anges
Doit causer ces transports!

Nuage, dans l'azur je te suivais légère;
En fuyant radieuse, ainsi que l'étrangère
Qui revient au pays;
Et sans tourner la tête. — A ma belle patrie
J'arrivais! et mon âme, au vent d'exil flétrie,
Disait : Enfin, j'y suis!

Adieu, mon beau palais, où l'or en arabesques
Émaillait le velours; où serpentaient des fresques
Aux torses de cristal.
Tes porphyres, tes stucs, tes pierres précieuses
Effaçaient la mosquée, aux formes gracieuses,
Au luxe oriental!

Et vous, fuyez aussi, mon bien-aimé poëte!
En rêve, sur mon front, votre bouche discrète
Hasardait un baiser!
Et, soutenant mes pas d'une main tutélaire,
Vous me disiez : Ma sœur, au fond du sanctuaire
Allons nous reposer!

Adieu, songes charmants : le soleil, qui se montre,
Éteint autour de lui les astres qu'il rencontre;
Adieu, jusqu'à ce soir;
Jusqu'à l'heure mystique où, là-haut, chaque étoile,
A la brise des nuits laisse écarter son voile...
L'heure de nous revoir!

Oh! sur ma tête, alors, vous reviendrez en foule.
Tandis que tout repose, allons, mon char qui roule,
Aux pays enchantés!
Je veux vous retrouver; mes parfums, ma musique,
Mon nuage, mes fleurs, mon palais magnifique!
Coursiers légers, partez!

Venez, venez, ô vous que j'aimai sur la terre,
De votre prompt départ m'expliquer le mystère,
Car, malgré le trépas,
Vous vivez; le néant à l'oubli seul commence.
Eh non! non, moi vivante, en ce sépulcre immense
Vous ne descendrez pas!

Venez, surtout, venez, vous dont la douce image,
Chère à mon âme, aura sans cesse mon hommage,
Mes vœux et mes amours!
Voltigez près de moi; votre aspect me console,
De votre noble front la brillante auréole
Illumine mes jours.

Oui, pour vous retrouver, chimères adorées,
J'irais au blanc pavot, comme aux sources sacrées,
Puiser un doux nectar!
Au séjour des heureux si je suis, que m'importe
Que la tombe ou le lit m'en ait ouvert la porte!...
Quand c'est toujours trop tard!

V.

Vœu.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! —

DE CHATEAUBRIAND.

V.

VOEU.

Quand pourrai-je ici-bas, au gré de mes désirs,
Dans un champêtre asile abritant mes loisirs,
Y vivre solitaire, et loin des yeux du monde
Savourer le bonheur dans une paix profonde!
A l'heure où le soleil paraît sur l'horizon,
A mon âme captive entr'ouvrant sa prison,

Je dirais, prends ton vol, tu peux dans tes caprices
Errer sur la montagne, aux bords des précipices,
Ou, songeant au passé, sur un tapis de fleurs
Mêler à l'eau qui fuit quelques-uns de tes pleurs.
Ensemble, l'onde et toi, vers l'Océan immense
Où finit le voyage, où le repos commence,
Rapides, vous fuyez, vous fuyez sans retour.
En vain un beau rivage, en vain un tendre amour
Se plaçant sur vos pas vous dit : Demeure encore;
Vous passez, c'est la loi. Lorsque d'une autre aurore
La pourpre étincelante éclairera les cieux,
Sur vous, sur votre sort, l'homme silencieux
Oubliant votre trace à ses yeux effacée
Vers de nouveaux objets portera sa pensée.

Nous le savons. N'importe; à ce monde inconstant
Nous demandons la gloire, au prestige éclatant.
Soit que de beaux dehors la nature nous pare,
Ou que le feu sacré de notre âme s'empare,
Nous voulons, captivant tous les mortels surpris,
Attirer leurs regards, dominer leurs esprits.

Insensés; nous voulons, le ciel nous le pardonne,
Que sur nos fronts vainqueurs ils posent la couronne,
Oubliant les revers et les tristes destins
Des jouets favoris de ces enfants mutins!

Nous voulons que leur voix dise à la renommée
Que notre gloire un jour fut par eux proclamée;
Humbles, nous les prions, leur cachant nos dédains,
Eux-mêmes de tresser nos lauriers de leurs mains;
Couronne que bientôt l'indifférence accueille,
Lorsque nos pleurs souvent ont payé chaque feuille.

Mais, dans l'isolement, l'homme devient sensé;
Vers un monde éternel son cœur s'est élancé,
Et, prenant en pitié ce monde où tout s'efface,
Il soupire et s'envole en soufflant sur sa trace.

Solitude chérie, en rêve je te vois,
Tu te mires dans l'onde à l'ombrage des bois;

La vue, au loin, s'étend sur la vaste prairie,
La clématite en fleur au frêne s'y marie.
Vivre en toi serait doux, tout y parle du ciel,
Et la rose embaumée, et la ruche de miel;
Tout est si beau, si bon, au sein de la nature,
Loin d'un monde pervers et loin de sa torture,
De ce monstre inhumain qui s'attache à vos pas,
Pour médire et gloser sur ce qu'il ne sait pas,
Et qui, lorsque pliant sous le poids de sa chaîne,
Quelqu'un vient à lui dire : « Au courant qui m'entraîne
Mon corps, trop faible hélas! ne saurait résister,
Je meurs, si de ton bras tu ne viens m'assister, »
S'éloigne et disparaît, lâche et cruel fantôme,
Géant pour écraser, pour secourir atome;
Tyran absurde, à qui, par une injuste loi,
Nous immolons pourtant amour, bonheur et foi!

VI.

Vous me pouvez faire heureux devenir,
En vous daignant de moy vous souvenir.

MESLIN DE SAINT-GELAIS.

VI.

Penserez-vous à moi, si la voûte étoilée
Charme votre regard sur la fin d'un beau jour;
Si la lune, en glissant, d'un nuage voilée,
Se dérobe à vos yeux, ainsi que mon amour;

Si les accents du soir éveillent dans votre âme
Ces doux pensers d'amour, d'espérance et de foi,
Qui portent dans les cœurs une céleste flamme,
Oh! dans ces courts instants penserez-vous à moi?

Penserez-vous à moi, si l'étoile qui file,
D'une âme qui s'envole indique le chemin;
Si la fleur se penchant sur sa tige débile,
Éclose avec l'aurore, expire au lendemain;
Si le vent qui gémit, si l'onde qui murmure,
Dans votre esprit rêveur jettent un doux émoi;
Si l'air plus pur, plus frais, si toute la nature
Vous charme... en ce moment, penserez-vous à moi?

Penserez-vous à moi, si, triste et solitaire,
La nuit, au fond des bois, laissant errer vos pas,
Vous demandez un cœur qui sache entendre et taire
Ces douloureux pensers qu'au monde on ne dit pas;

Si, voulant alléger le mal qui vous oppresse,
Du besoin d'être aimé vous subissez la loi,
Et qu'à vos yeux alors, comme une ombre apparaisse,
Dites, en la suivant, penserez-vous à moi?

VII.

Tristesse.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

MALHERBE.

VII.

TRISTESSE.

Et je pensais en moi : qu'attendre de la vie?
Que faire de ces jours que tout mortel envie?
Irai-je, de mes pleurs fatiguant le destin,
Pour le jour qui paraît prier chaque matin,

Et de mes vœux trompés, le soir comptant le nombre,
Jeter sur la journée un regard morne et sombre?
Quand la plante languit, à quoi bon labourer
Le sol aride et froid qui la laisse expirer?
A la mort qui l'appelle, abandonnons sa proie,
Et, quand l'heure est sonnée, expirons avec joie.

Oui, volons au séjour d'ineffabilité,
La mort est la naissance à l'immortalité!

Et je pensais encore : à quoi bon la tendresse?
Pourquoi livrer notre âme à sa funeste ivresse?
A ses feux dévorants, pourquoi brûler nos jours
En ces espoirs si doux qui nous trompent toujours?
Exilée en ces lieux, me faudra-t-il encore,
Liane, m'attachant au mur que je décore,
De suaves parfums embaumer un mortel,
Et dans mon cœur brûlant lui dresser un autel?
Non, je ne saurais plus, m'abreuvant de mensonges,
Crédule, me bercer sur la vapeur des songes!

Être heureux! et penser que cela peut finir!
Et qu'un jour le bonheur n'est plus qu'un souvenir!

Et puis je me disais : Qu'espérer de la gloire?
Qu'importe que mon nom au temple de mémoire
Un instant soit inscrit? — Si je chante aujourd'hui,
Alors que nul n'entend mon long soupir d'ennui!
Lyre, console-moi! que tes cordes fidèles,
A mes chants attristés ne soient jamais rebelles;
Secondant mes efforts, que tes sons les plus doux,
Me ramènent la foi, dont mon cœur est jaloux.
Car je te briserais! si mon âme en délire,
Pour un simple renom, te profanait, ô lyre!

La gloire n'est qu'au ciel, où la divinité
Rayonne à notre vue et pour l'éternité!

VIII.

Être utile sur terre!

A M. le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt, député du Cher.

Qui n'aime que ses jours soient bénis par ses fils
Et que son souvenir soit cher à son pays?

Marquis DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

VIII.

ÊTRE UTILE SUR TERRE!

A M. le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt, député du Cher.

Non, ce n'est pas en vain que Dieu nous a fait naître;
Dans ses secrets desseins, sachons le reconnaître,
Quand d'une main divine il a marqué nos jours;
Révoltés ou soumis, nous les vivrons toujours!

Celui qui les créa pourra seul les reprendre ;
Il suffit, vivons-les : et tâchons de comprendre
A quel soin ici-bas nous sommes destinés.
C'est en vain qu'aux plaisirs trop longtemps entraînés,
D'un facile bonheur suivant la douce voie,
Nous semons sous nos pas et les fleurs et la joie;
Lorsque viendra le jour d'un éternel adieu,
Pour aller, tous égaux, revivre au sein de Dieu,
Effrayés, malgré nous, à cet instant suprême
Où chacun, dans son âme, est juge de lui-même,
Nous chercherons alors, dans notre souvenir,
Le consolant espoir d'un plus doux avenir ;
Et voyant, devant nous, se disperser les songes,
De tous ces biens chéris nous saurons les mensonges !

Être utile sur terre! Oui, voilà le secret
Du bien que nous cherchons, d'un bonheur sans regret.
La nature l'indique; en ce monde où nous sommes,
Tout semble fait exprès pour être utile aux hommes
Le soleil chaud du jour, les ombres de la nuit,
Le ruisseau frais et pur qui murmure et s'enfuit,

Le nuage flottant qui glisse dans l'espace,
Sans laisser dans l'azur l'empreinte de sa trace;
Le brin d'herbe fleuri, l'arbre majestueux,
Le roseau qui résiste aux vents impétueux,
Le marbre que recèle au fond de ses entrailles
Le sol qui gémira sous ses lourdes murailles,
Le cygne qui nous donne un chaleureux duvet,
Le blanc tissu du lin dont l'homme se revêt,
Le ver rampant qui file en sa coque légère,
De la fleur de nos champs la grâce passagère :
Oui, tout ce que je vois dans cette immensité
Semble naître ou mourir pour notre utilité!

Homme que le Seigneur a fait à son image,
De la nature en joie entends-tu le ramage?
C'est que du Créateur accomplissant la loi,
Chacun de ses accents vient proclamer sa foi!
Toi, qu'un souffle divin anime à ta naissance,
Du bien que tu reçois, tu méconnais l'essence;
Insensible à la voix qui palpite en ton cœur,
Contre un bonheur si doux luttant avec ardeur.

Cet instinct qui te dit : Sois bon et secourable,
Étouffé dans ton sein, te laisse misérable.
Inutile aux humains, tu penses qu'ici-bas
Le sol conservera la trace de tes pas?
Non, tu le crois en vain, l'âme sèche et stérile,
Que n'anima jamais le désir d'être utile,
Paraît ou disparaît sans que, dans l'avenir,
De son passage ici l'on garde un souvenir!

A des soins différents consacrant notre vie,
Au bien-être commun travaillons sans envie;
Que l'un, sur le velours, ceint du bandeau des rois,
Plus esclave que ceux qui vivent sous ses lois,
Se dévoue et gouverne! Un autre, au champ de gloire,
Sur l'ennemi vaincu remporte une victoire,
Et revient triomphant! D'autres vont à l'État
Apporter le concours d'un éclatant débat,
Tandis que le commerce et l'active industrie
Amènent l'abondance au sein de la patrie.
Au fond de sa retraite, un courageux savant
De secrets ignorés nous enrichit souvent.

De dignes magistrats, pâlissant sous la toge,
Dont le zèle éclairé mérite notre éloge,
En flétrissant le dol, vainement consommé,
Réparent l'injustice et vengent l'opprimé.
Et quand, sur les cités, l'horrible épidémie
Éloigne du mourant toute présence amie,
De quel nom les nommer, ceux dont le dévouement,
Sans craindre le danger, est prêt à tout moment?
Tous ces bienfaits, sans doute, à la reconnaissance
Ont un titre sacré! Mais, votre bienfaisance,
O vous, qui nous bercez d'accords harmonieux!
Poëtes et penseurs, vos chants ingénieux
Sont un baume divin où l'âme qui soupire
Se retrempe et renaît à votre doux empire!
Et vous, femmes! aussi vous avez votre part;
Au matin de la vie, à l'instant du départ,
L'homme vous appartient! quand, faible sur sa couche,
Vous lui donnez des soins, le sourire à la bouche.
Anges de charité, de douceur et d'amour,
Dévouez-vous sans cesse, et, sans croire au retour,
Allez et consolez celui qui souffre et pleure;
Allez, et votre part est encor la meilleure.

L'égoïsme est un gouffre; au fond est le remord;
L'ingratitude un mal qui donne au cœur la mort.

Ainsi, tel est, je crois, le secret de la vie;
Oui, dans l'utilité, la nature est suivie :
Et comment n'être pas heureux et satisfait
Quand on pense, le soir, au bien que l'on a fait?

« Vous avez accompli cette loi de notre être!
Utile, généreux, le Seigneur vous fit naître,
D'un modèle parfait, d'un père noble et bon,
En un jour de largesse il vous a fait le don.
Quand, d'un nom révéré digne dépositaire,
De son éclat aussi vous êtes tributaire,
Quand vous faites revivre, en dépit du trépas,
Les bienfaits de celui dont vous suivez les pas,
On le retrouve en vous, de cœur et de pensées,
Car vous continuez ses œuvres commencées;
Et vous nommer suffit! A lui seul votre nom,
Auréole de gloire, est le plus beau renom.

De la philanthropie il sera d'âge en âge,
Si l'on n'y croyait plus, l'éclatant témoignage!
Être fils d'un tel père est un brillant destin;
En vain le soir est triste, on remonte au matin.

Heureux qui du berceau rapporte une couronne,
De son prisme toujours elle vous environne :
C'est un astre éclatant, qui vient au premier jour
Sur des fronts préférés briller avec amour! »

Les noms sauvent les faits que l'on croirait des rêves.
Quand le fleuve a tari, sur le sable des grèves
On croit suivre son cours, et son lit fécondé
Rappelle le flot pur dont il fut inondé.

Oui, des plus beaux fleurons votre couronne brille,
Un génie amoureux comble votre famille;
Et, quand d'un nouveau-né son bras vient se saisir,
Aux regards envieux il dit : C'est mon plaisir[1]!

[1] Allusion aux armes de la Rochefoucauld, dont l'écusson, soutenu par deux génies censés présider aux naissances de la famille, est surmonté de la devise : « C'est mon plaisir! »

Noblesse, humanité, talent, brillent en elle :
Les lettres et les arts la rendent immortelle.
Le temps, qui détruit tout, semble la respecter :
Des Maximes l'auteur a su lui résister.
Depuis, un autre duc, votre vertueux père,
D'un éclat non moins vif a brillé sur la terre;
Et vous, qui possédez son instinct généreux,
Vivez! on vous bénit parmi les malheureux! »

Que le père et le fils, qu'unit la même gloire,
Ensemble soient inscrits au temple de mémoire.
Heureux ceux dont le nom passe à l'éternité,
Laissant un souvenir cher à l'humanité!

IX.

Sonnet traduit de Pétrarque.

Adieu la terre, adieu toute pensée
Aux vains soucis des hommes abaissée.

SCÈVOLE DE SAINTE-MARTHE.

IX.

SONNET TRADUIT DE PÉTRARQUE.

J'aime, seul et pensif, à m'égarer, le soir,
Dans les prés, sur les monts où règne le silence;
A l'abri du rameau que la brise balance,
En fuyant les humains, heureux je viens m'asseoir.

Ignoré, je jouis du bien que le pouvoir
Ne laisse pas aux rois, que partout on encense :
Et la joie, en mon cœur, se développe immense,
Libre de ces liens qui font mon désespoir !

Oh ! je veux désormais, aux sources du génie,
Aux torrents, aux forêts abandonnant ma vie,
Ainsi la dérober aux regards des mortels.

Mais, puis-je, hélas ! toujours être fier et sauvage ?
L'amour ne peut-il pas, errant sur ce rivage,
M'entraîner en esclave aux pieds de ses autels ?

X.

Épisode d'une vie de femme.

J'ai au cœur et à l'œil
Un portrait et image.

MARIE STUART.

X.

ÉPISODE D'UNE VIE DE FEMME.

Laissez-moi ; gardez votre hommage ;
Une autre peut le trouver doux.
Dans mon cœur il n'est qu'une image,
Et cette image n'est pas vous.

En vain de votre amour si tendre
L'ardent aveu se fait entendre,
Hélas! je ne puis vous aimer.
Je vous plains, car, sans espérance,
J'adore aussi, dans la souffrance,
Quelqu'un que je n'ai pu charmer.

Vous pensez à moi quand l'aurore
Nous ouvre son premier regard;
Le soir vous y pensez encore
Lorsque vous errez au hasard,
Et la nuit, fertile en mensonges,
Me montre à vous, dans tous vos songes,
Sensible, hélas! jusqu'au réveil.
Ainsi je pense à lui sans cesse,
Et chaque matin ma tristesse
Regrette un mensonge pareil.

Pour moi vous laisseriez le monde,
Sa grandeur et ses vains plaisirs;

Dans une retraite profonde,
Me voir comblerait vos désirs.
Mes yeux ont fait de vous leur proie,
Et toujours votre âme avec joie
Est, vers moi, prête à s'envoler;
Et lorsque, dans la solitude,
Vous pleurez mon ingratitude,
Nul ne vient vous y consoler.

Je le vois, nous aimons de même;
Dans vos chagrins je lis mon sort,
Et dans votre misère extrême
Vous invoquez aussi la mort.
Hélas! la même destinée
A notre vie infortunée
Attacha les mêmes douleurs.
Vous m'aimez d'un amour de flamme,
Je l'aime de toute mon âme,
Et tous deux nous versons des pleurs!

XI.

A M***,

Qui me demandait mon avis sur sa traduction d'un poeme.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

VICTOR HUGO.

XI.

A M***,

Qui me demandait mon avis sur sa traduction d'un poeme

J'ai, suivant ma promesse, au sein de la campagne,
Votre traduction pour aimable compagne;
Elle est là, dans ma main, et tour à tour les yeux
Fixés sur ses beaux vers, ou tournés vers les cieux,

D'un auteur admiré suspendant la lecture,
J'écoute, après ses chants, le chant de la nature;
Harmonieux concert dont l'accord solennel,
En nous laissant l'extase, arrive à l'Éternel.

Messagère d'en haut, lorsque la poésie,
Dans mon cœur attristé versant son ambroisie,
Calme d'un peu d'oubli mon amer souvenir,
Je jette mes regards dans un autre avenir!
Du nuage léger parfois suivant la trace,
J'aime à laisser le monde; et fuyant dans l'espace,
Dans leur riant séjour, à ceux qui ne sont plus,
J'adresse en soupirant des transports superflus! ..

Ainsi qu'une vapeur d'essence parfumée
S'enfuit, en ne laissant qu'une vague fumée,
Le charme évanoui, parmi le genre humain
Je me retrouve, hélas! mais votre œuvre à la main;
Alors, le front penché, je rouvre le volume,
Et bénis le mortel qui peut, avec sa plume,

A mon esprit malade apporter de nouveau,
Quand un rêve finit, un songe encor plus beau!

Je lis avec le cœur, et ma bouche discrète
Ne saurait vraiment pas censurer un poëte :
Celui qui sacrifie à ma divinité
Me trouve agenouillée, émue, à son côté.
Je sens; il me suffit. — Eh! qu'importe à mon âme
De quel bois consumé s'alimente la flamme?
Celui qui l'entretient, sous son reflet doré,
De moitié dans mon culte y reste consacré.

Que l'esprit qui jamais ne franchit le portique,
Sur les degrés du temple, envieux et critique,
Vienne, dans son dépit, contester le talent
Que ne peut effacer son langage insolent :
Cette injuste clameur ne saurait me surprendre.
La voix de l'homme nul souvent se fait entendre;
Et sentant que chez lui rien n'est à louanger,
Sur l'éclat qui le blesse il aime à se venger.

Ne me demandez plus de vous faire connaître
Si des accords douteux sous vos doigts ont pu naître;
La lyre, que ma main sait à peine effleurer,
Sous le prélude encor ne fait que soupirer.
Tremblante pour moi-même, oserai-je vous dire
S'il est des sons plus purs? Non, ce serait délire;
Mais, lorsque vos accents viennent me ranimer,
Je dis : Chantez encor, monsieur, pour nous charmer!

XII.

Invocation.

Dieu de la lumière,
Entends ma prière,
Frappe ma paupière.

DE LAMARTINE.

XII.

INVOCATION.

Révèle-toi, Seigneur, à mon âme indécise ;
Je voudrais t'adorer, pourtant je doute encor !
Mais qu'à mes yeux enfin un de tes rayons luise,
Et mon esprit vers toi va prendre son essor.

Que ta bonté divine est grande et secourable !
Ce n'est qu'un cœur brisé que l'on t'offre toujours,
Et toi, tu prends pitié de ce cœur misérable,
Et, le plaçant au ciel, tu lui fais de beaux jours.

L'illusion, peut-être, en ce moment m'égare.
Si tu n'existais pas, si j'étais dans l'erreur,
Si tu n'étais qu'un rêve, un mensonge bizarre,
Par la crainte inventé pour tromper la douleur !

N'importe; j'ai besoin de croire, et que mon âme
Ait un port qui l'abrite au sein de l'ouragan;
Mon cœur brûle, il lui faut une issue à sa flamme,
Comme il faut un passage aux laves du volcan.

D'ailleurs, pour nous, mortels, qu'est-il donc autre chose
Qu'illusion, erreur et mensonge ici-bas?
L'espérance en nos cœurs s'effeuille à peine éclose,
Nous cherchons un bonheur qui fuit devant nos pas.

Puis, si la foi n'est rien qu'un songe, une chimère,
Ce songe-là suit l'homme et ne meurt qu'avec lui;
Il rend moins lourd le poids de cette vie amère,
Et soutiendra nos pas demain comme aujourd'hui.

De tant d'illusions qui bercent notre enfance,
La plupart n'ont souvent qu'un jour sans lendemain;
Nous marchons, les laissant de distance en distance,
Comme un agneau sa laine aux ronces du chemin.

Mais celle-là, du moins, nous demeure fidèle,
Et, faisant à nos yeux luire un séjour plus beau,
Quand a sonné l'instant où la mort nous appelle,
Vient nous servir d'appui pour descendre au tombeau.

Révèle-toi, Seigneur, à mon âme indécise,
Je voudrais t'adorer, pourtant je doute encor!
Mais qu'à mes yeux enfin un de tes rayons luise,
Et mon esprit vers toi va prendre son essor.

XIII.

Aux enfants.

On trouve que les enfants grandissent trop vite, n'est-ce pas?

CONVERSATION.

Nel dolce tempo della prima etade.

PETRARCA.

XIII.

AUX ENFANTS.

O mes jeunes amis, ne grandissez pas tant,
Sur le seuil de la vie attendez un instant :
Oui, le bonheur rayonne en vos regards limpides;
Vos plaisirs sont si vifs, vos chagrins si rapides!

Chers enfants, vous croyez que sans cesse, ici-bas,
Et bonbons et joujoux se trouvent sous les pas;
Que la vie est toujours la plus douce des choses
Et que sous son beau ciel il ne croît que des roses :
Des fleurs, des papillons, des oiseaux, des rubans
Sont tour à tour l'objet de rêves séduisants
Dont le sommeil vous berce; et vos voix, dès l'aurore,
S'éveillant aux soupirs de la cloche sonore,
Forment de doux concerts qu'écoute Gabriel,
Gabriel, l'ange heureux qui vous attend au ciel.
Oh! c'est là que les fleurs ont un éclat qui dure,
Que tous les jours sont beaux et que la joie est pure;
C'est là qu'est le bonheur, et pour y parvenir
De Jésus sur la croix gardez le souvenir.

La vertu, chers enfants, sur la terre où nous sommes,
Est le seul bien réel qui soit possible aux hommes.
Quand vous avez bien fait, sentez-vous, de vos yeux,
Couler sur votre sein des pleurs délicieux?
Ces pleurs, votre bon ange avec soin les recueille,
Et, devant le Seigneur, en roses les effeuille.

Mais déjà vos regards, attristés et distraits,
Semblent dire : — La vie a pourtant des attraits!

Chers amours, ah! pardon; dormez, dormez encore,
De ce jour sombre et lourd vous n'êtes qu'à l'aurore.
Hélas! viendra le temps où vos cœurs comprendront
Et le morne silence et la pâleur au front.
Alors vous souffrirez, car vous saurez la vie
Et les amers chagrins dont elle est poursuivie.
Si votre cœur se brise, oh! tombez à genoux;
La prière à nos maux est un baume si doux!

Pour quelques jours de paix combien de jours d'orages!
Le vent souffle, les cieux se couvrent de nuages,
Les éclairs et la foudre en vous jettent l'effroi;
Consternés et tremblants, vous demandez pourquoi.

Le ciel était si pur au-dessus de vos têtes,
Tout semblait protéger et vos jeux et vos fêtes.

Ces nuages légers, à l'horizon flottant,
Dans l'azur parsemés, à votre œil plaisaient tant!
Ils se sont réunis, enfants, et le ciel gronde,
Et vous voilà grandis, et vous savez le monde!
Des orages partout, au ciel et dans nos cœurs :
Comme il se fond en eau, nous nous fondons en pleurs!

XIV.

Le vague.

Laissez-moi penser à mon ayse ;
Hélas ! donnez-m'en le loysir.

CHARLES D'ORLÉANS.

XIV.

LE VAGUE.

Oh! que j'aime à penser quand, seule et recueillie,
J'abandonne mon cœur à sa mélancolie;
Surtout lorsque des nuits le calme inspirateur
Me livre tout entière à son vague enchanteur.
Dans ce moment d'extase, où mon faible génie
Nage et se sent revivre en des flots d'harmonie,

M'affranchissant du joug qui m'attache en ces lieux,
Je fuis loin de la terre et vole vers les cieux!

Présent funeste et cher, ô divine pensée!
Pourquoi te rire ainsi de mon âme blessée?
Pourquoi, quand tout est froid, sec et désenchanté,
Opposer l'idéal à la réalité?
Images du bonheur, si douces, si légères,
Vous qui brillez au ciel, sericz-vous mensongères?
De mon cœur êtes-vous un simple égarement,
Ou d'un monde meilleur le doux pressentiment?

Qui donc m'expliquera les rêves de mon âme,
Ce dédale sans fin qui m'irrite et m'enflamme,
Ce ténébreux abîme où mon esprit troublé
Se suspend indécis, puis tombe désolé,
Tel que l'esquif léger qui flotte dans l'espace,
Sans s'arrêter jamais, sans y laisser de trace;
Que l'on entend sans cesse, en ses mille détours,
Murmurer et se plaindre et qui flotte toujours!

XV.

Qui de cuer s'escrie
Et merci li crie,
Merci trovera....

RUTEBEUF.

XV.

Oh! vous tous qui souffrez, accourez au saint temple,
De la douce Marie implorez le secours;
Prosternés à ses pieds, que votre âme contemple
Et la mère et le fils qui consolent toujours!

Approche, jeune mère, au regard fixe et sombre,
Un ange aux cheveux blonds reposait sur ton cœur;
L'impitoyable mort le couvre de son ombre,
Et ton œil altéré dit assez ton malheur.
Viens, demande à Marie, en ce monde où nous sommes,
Pour son fils vertueux s'il fut de doux moments;
Vois son flanc déchiré par la fureur des hommes,
Sa couronne, sa croix, sa mort dans les tourments!

Viens, épouse infidèle: ô pauvre âme insensée,
Dans tes serments trahis dis-nous combien de pleurs
Ont coulé de tes yeux, et combien ta pensée
Dans ses remords cuisants a trouvé de douleurs!
Le monde, qui flétrit, au mépris abandonne
L'être que de son souffle il est venu ternir;
Le Seigneur tend ses bras au pécheur qu'il pardonne:
Un regret, une larme, et sa main va bénir.

Toi qui, dans ta misère, accuses la fortune
D'être injuste et cruelle en te cachant son or,

Cesse de murmurer cette plainte importune ;
Il est pour les élus un immense trésor!
Le maître de tous biens est venu dans ce monde
Pauvre et dans une étable; ainsi, d'un noir cercueil,
Un jour nous sortirons de cette nuit profonde,
N'emportant de la terre, hélas! qu'un blanc lineeuil!

Ame sensible et tendre, amante infortunée,
Ton repos, ton bonheur, ta vie était en lui ;
Un jour tu répondis à sa plainte obstinée,
Il t'implorait alors, il t'oublie aujourd'hui!
Vois au pied de la croix Madeleine éplorée,
A son Dieu créateur portant tous ses amours,
Renoncer au désir d'être encore adorée,
Et par de longs sanglots purifier ses jours.

Vous, heureux de la terre, au sein de la richesse,
Souvent vos cœurs troublés vont demandant pourquoi,
Jusqu'au sein des plaisirs, une intime tristesse
Du mal universel vous révèle la loi.

La grandeur est un mot dont le charme s'efface
Pour celui qui l'atteint et voit la vérité :
D'un bien-être réel si vous cherchez la trace,
Descendez en votre âme et lisez : Charité !

Pauvre mère, une fille, espoir de ta vieillesse,
Au culte du Seigneur veut consacrer ses jours;
Dédaignant les attraits de sa fraîche jeunesse,
Sans les connaître encore elle fuit les amours.
Oh! cesse de gémir, son âme blanche et pure
Sans affronter le sort va remonter au ciel;
Elle aura, sans combats, sans pleurs et sans souillure,
La couronne embaumée et la coupe de miel.

Pourquoi ces vains regrets exhalés sur la tombe
De celui qui plus tôt arrive au rendez-vous?
Pourquoi pleurer ainsi quand la terre retombe
Sur ce lit froid et dur où nous arrivons tous!
De la vie à la mort, mystérieux passage,
Que le Dieu tout-puissant a voulu parcourir,

En venant dire à l'homme, en céleste message,
Que, pour vivre toujours, il faut toujours mourir!

Oh! vous tous qui souffrez, accourez au saint temple,
De la douce Marie implorez le secours;
Prosternés à ses pieds, que votre âme contemple
Et la mère et le fils qui consolent toujours!

———

XVI.

Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même ; et voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

J.-J. Rousseau.

XVI.

Oiseau chéri, ton doux ramage
Rend mon âme et mon front joyeux ;
J'aime à caresser ton plumage,
Et ton aspect charme mes yeux.

Ah! lorsque ton aile légère
Va chercher la rive étrangère,
Je sens un douloureux effroi.
Tu connais ma vive tendresse,
Quand tu voudras une caresse,
Oiseau chéri, reviens à moi.

Oiseau chéri, dans l'esclavage
Je ne veux pas te retenir;
Entre nous ni chaîne ni cage,
Libre tu dois me revenir.
Je ne veux que charmer ta vie,
Te faire un sort digne d'envie,
Et si, dans de plus beaux climats,
Tu trouves où ton vol s'adresse
Plus douce et plus tendre maîtresse,
Oiseau chéri, ne reviens pas.

Oiseau chéri, va dans l'espace
Où t'emporte un désir vainqueur;

Je dirai : Chaque instant qui passe
Peut le ramener sur mon cœur.
Lorsque, las de courir le monde,
Des douceurs d'une paix profonde
Le dégoût t'aura fait la loi,
Oh! reprends alors ta volée,
Et si ton âme est désolée,
Oiseau chéri, reviens à moi.

XVII.

Au vulgaire.

Tais-toy, peuple ignorant; tais-toy, grossier vulgaire,
Et plein d'ombre et de songe, aveugle, ne te mets
A juger du soleil que tu ne vis jamais !

DE LA FRENAYE VAUQUELIN.

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue;
Les envieux deux fois vous jettent de la boue;
Qu'y faire? Ils donnent ce qu'ils ont.

ÉMILE DESCHAMPS.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire!
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

LA FONTAINE.

XVII.

AU VULGAIRE.

Oh! vulgaire imbécile, en ta stupide ardeur,
Prétends-tu du soleil obscurcir la splendeur?
A cet astre éclatant disputer la lumière
Qui jaillit de sa face et brûle ta paupière?

Il doit briller au ciel, du destin c'est la loi;
Adore sa puissance, esclave, soumets-toi.
En vain pour l'effacer ta téméraire audace
Se dresse, elle retombe et tout reste à sa place,
L'oison dans son bourbier, l'astre dans son ciel pur!
Mortels, l'intelligence est un beau ciel d'azur,
Où le génie humain se révèle en étoiles,
Et, lorsque l'ignorance étend au loin ses voiles,
L'ombre qu'elle produit augmente leur éclat.
Astres, apparaissez; tout cœur noble qui bat,
En s'élançant vers vous, vous aime et vous admire;
Dans votre feu sacré le Créateur se mire,
Il reconnaît son œuvre et son souffle divin.
Esprit tombé d'en haut, va, poursuis ton chemin;
L'univers est à toi, la gloire t'environne
Et pour l'éternité te tresse une couronne!
Que t'importent les cris de ces nains dépités,
Jaloux de ta grandeur, de ta gloire irrités?
Qu'ils rampent, que leurs mains fassent jaillir la boue
Qui, lancée à la tienne, arrive sur leur joue;
Leur voix conteste en vain ton génie, elle ment,
Et le génie en toi fait en toi leur tourment!

Mais si brûle en ton sein l'étincelle divine,
Que même l'envieux sur ton front la devine;
Car ton cœur est un vase où furent répandus
Les parfums précieux de l'éther descendus :
Digne de ce trésor, que ton âme s'épure,
Et d'un monde grossier dédaigne la pâture,
Sur la terre exilé ne vis que pour le ciel,
Où t'attend l'auréole et la coupe de miel!

XVIII.

REGRETS.

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !...

DE LAMARTINE.

XVIII.

REGRETS.

Oui, je l'aurais aimé! je comprenais son âme,
Et près de lui mon cœur se sentait palpiter,
Lorsqu'il fixait sur moi son long regard de flamme,
Mon âme consolée aurait voulu chanter.

Était-il donc, mon Dieu, cet être que j'envie,
Mais que je cherche en vain sur la terre où je suis;
Cet être pour lequel je donnerais ma vie,
Et que, pâle, indécise, en rêves je poursuis?

Pour le perdre aussitôt fallait-il le connaître!
Vers la terre étrangère il dirige ses pas;
Et ces pensers si doux, qu'en mon cœur il fit naître,
Oh! s'il les pressentait, il ne partirait pas!

Grand Dieu, que ton étoile en un beau ciel sereine,
Dans son cours le protége et le conduise au port!
Éloigne de son cœur les soucis et la peine
Qui font haïr la vie et désirer la mort!

Que des songes heureux la cohorte légère
A l'heure du repos entoure son sommeil;
Que de l'illusion la douceur mensongère,
Veillant à son chevet, s'en empare au réveil!

Qu'il parte, oh! oui, qu'il parte, il en est temps encore;
De mon cœur insensé je saurai le bannir :
Dans mes jours ténébreux que m'importe une aurore,
Un rêve de bonheur qui doit si tôt finir!

Oh! que ne puis-je aussi, dans ma douleur profonde,
Prendre un rapide essor au sein de l'univers;
Fouler du pied la terre ou bien glisser sur l'onde,
Ne rien voir que le ciel, les forêts et les mers!

Il faut à ma pensée un horizon immense,
C'est au sommet des monts que j'aime à respirer:
Là, le front dans les cieux, mon bien-être commence;
L'infini me pénètre et me vient inspirer!

Puis, d'un pas triste et lent, quand je reviens sur terre,
Confiante en mon Dieu, me soumettre à mon sort,
Les yeux levés au ciel, mon pauvre cœur se serre,
Et je subis la vie en attendant la mort!

XIX.

C'est peu de conquérir, l'art est de conserver.

A madame Franck-Carré.

Ce n'est moindre vertu de garder qu'acquérir.

DE LA FRENAYE VAUQUELIN.

XIX.

C'EST PEU DE CONQUÉRIR, L'ART EST DE CONSERVER.

A madame Franck-Carré.

Vous tous qui d'un bonheur cherchez la jouissance,
Amour, lauriers, blasons, couronnes ou flots d'or,
Quel qu'il soit ; pour le cœur, son charme et sa puissance
Sont dans l'espoir, si doux, d'en garder le trésor.

Dans ce globe tournant, où tout roule sans cesse,
En atteignant le but, n'allez pas y rêver;
Contre la loi du temps, luttez avec adresse;
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

Sur le velours du trône, ô vous que le sort place,
De ce brillant destin soyez fiers et jaloux;
Du beau prisme royal ne rompez pas la glace,
Au cœur des nations que ses rayons soient doux.
Des complots insensés gardez votre couronne,
Même au sein du péril tâchez de la sauver!
Souverains, à vos fronts si le pouvoir rayonne,
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

Guerrier, dans les combats où ton ardeur t'entraîne,
Couronné de lauriers, défiant le destin,
Insultant au vaincu qui gémit sous ta chaîne,
Ses biens et ses foyers deviennent ton butin.
Asservissant le monde en ta course rapide,
Ta conquête t'enivre et, sans la préserver,

A de nouveaux exploits tu cours! — Homme intrépide,
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

Tribun du peuple, en vain ta brillante éloquence
Obtient quelques instants de popularité;
Heureux, tu crois déjà que la toute-puissance
T'avient! — mais à tes yeux luira la vérité.
Du Dieu qu'elle a créé la faveur populaire
Se retire bientôt, et, prête à le braver,
Dit, en connaissant mieux celui qui sut lui plaire :
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

Poëte, si la corde, en ta main, frémissante
Soulève à ton passage un murmure flatteur,
Et que, les yeux sur toi, la femme pâlissante
Emporte de tes traits l'image dans son cœur,
Poëte, en ce moment ne détends pas ta lyre;
Sous l'encens qu'on te brûle, ah! crains de t'énerver :
Le parfum dissipé renaît dans le délire.
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

D'un amour partagé quand votre cœur se loue,
Enivrés de bonheur, ne vous endormez pas;
De l'attrait qui vous lie un autre attrait se joue,
La joie et la douleur se mêlent sous vos pas.
Oh! d'un objet aimé ne laissez pas la chaîne
Flotter au gré des vents; mais, sachant la river,
Dites, en la serrant, au courant qui l'entraîne :
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver. —

Douce et sainte amitié, refuge de notre âme,
Éclose en nos berceaux sur le sein maternel,
Sans consumer jamais la chaleur de ta flamme,
Sur une tombe amie implore l'Éternel.
Plaisir de tous les lieux, charme de tous les âges,
Rose mystérieuse, il faut te cultiver.
En mourant de l'oubli, ne dis-tu pas aux sages :
— C'est peu de conquérir, l'art est de conserver? —

Vous l'avez inspiré, recevez-en l'hommage,
Madame, car c'est vous dont l'aimable amitié,

De sentiments parfaits fidèle et douce image,
Sur des liens furtifs inspire la pitié.
De ce vers simple et vrai l'heureuse inspiratrice
Réalise un beau rêve en venant nous prouver
Que l'on unit parfois, croyance séductrice!
— A l'art de conquérir, celui de conserver. —

XX.

Nous désirerions peu de choses avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

DE LA ROCHEFOUCAULD.

XX.

Adieu, rêves dorés,
Rêves de mon enfance;
Il n'est plus d'espérance
Pour les cœurs déchirés.

Songes délicieux,
Beaux rêves, plus rapides
Que les ruisseaux limpides,
Recevez mes adieux.

Adieu, songes d'amour,
Charme de la pensée,
De mon âme oppressée
Vous fuyez sans retour.
Soupirs mélodieux,
Amours purs et sincères,
Fugitives chimères,
Recevez mes adieux!

Adieu, mortel rêvé,
Qui donniez à ma vie
Ce bonheur qu'on envie,
Qu'en vous j'avais trouvé.

Astre trop radieux,
Quand mon espoir s'envole,
Quand rien ne me console,
Recevez mes adieux !

XXI.

Gentil esprit, serais-tu point, hélas !
Le rossignol qui dans ce beau bocage
A longs soupirs dégoise son ramage,
Parmi le frais de ces ombrages bas ?

DE LA FRENAYE VAUQUELIN.

XXI.

Ange adoré, qui planes sur ma vie,
Ivre d'amour, enfin je veux te voir;
Apparais-moi, quand mon âme ravie
Au ciel d'azur va te chercher le soir.

Es-tu l'étoile à la robe éclatante
Que mes regards souvent vont implorer?
Es-tu la lune ou la brise inconstante,
Ou le rayon qui me vient effleurer?

Es-tu dans l'onde, au bord d'un frais rivage,
Ou mollement couché sur le gazon;
Au fond des bois, sous un épais feuillage,
Ou voltigeant dans un vaste horizon?

Es-tu la fleur à la corolle tendre,
Dans son parfum je crois te respirer:
Le rossignol, lorsqu'il se fait entendre,
Dit-il les chants que tu sais inspirer?

Es-tu le vent qui sèche ma paupière,
Lorsque des pleurs s'échappent de mes yeux;

Le papillon s'enivrant de lumière,
Et puis, léger, remontant vers les cieux?

Dis-moi, jamais parus-tu sur la terre,
D'un corps humain revêtant les contours?
Des passions le souffle délétère
A-t-il troublé la paix de tes beaux jours?

Non, tu descends, bel ange, dans notre âme,
Pour y répandre une douce bonté :
D'un œil mortel la pâlissante flamme
S'éteint devant ta divine beauté.

Oui, c'est par toi que la sainte espérance
Dans notre cœur a ramené la foi;
Si nous courons soulager la souffrance,
Tu nous conduis, la charité, c'est toi!

Ange adoré, protége ma faiblesse,
Guide mes pas dans la cité des pleurs;
Ote à mon pied l'épine qui le blesse,
Et sous ton aile assoupis mes douleurs!

XXII.

A mes poëtes préférés.

De beaux anges, dit-on, célestes exilés,
Que la vie et les fleurs n'ont jamais consolés,
Profondément perdus dans leur douleur amère,
Gémissent parmi nous et pleurent sur la terre;
Et, voyant devant eux un étroit horizon,
Se meurtrissent le front aux murs de leur prison.
En vain tout leur sourit; vainement la nature,
Pour leur plaire, revêt sa plus fraîche parure,
Tout miel leur est amer; car ils pensent toujours
A leur bonheur d'en haut, à leurs chastes amours,
Aux séraphins bénis, à la vierge Marie,
Rose du firmament que la terre a nourrie,
Qui germa dans son sein et qu'un jour l'Éternel,
Envieux, lui reprit pour parfumer le ciel!

L***.

XXII.

A MES POETES PRÉFÉRÉS.

Chantez, chantez toujours; chantez, ô mes poëtes!
Chantez, vos chants sont doux à ces douleurs secrètes
Que l'on retient en soi, mais qui, pour s'échapper,
Attendent un accent qui les vienne frapper.

Alors, au fond du cœur, ainsi qu'au fond de l'onde,
La perle humide roule en sa couche profonde,
Remonte à la surface et bondit sur les bords,
Sous la main du pêcheur, sous vos divins accords.

Chantez, si, dans l'ennui d'une mortelle attente,
Comme un bandeau de plomb une idée incessante,
En captivant nos sens, va de la tête au cœur,
Comme en un champ conquis, se poser en vainqueur.

Chantez lorsque le ciel sous une épaisse brume,
Comme un cœur déchiré que la douleur consume,
Voile à tous les regards, par un nuage obscur,
Les feux étincelants dans son limpide azur.

Chantez lorsque nos yeux se fixent tout en larmes
Sur de légers papiers qui furent pleins de charmes;

Souvenir douloureux d'un beau rêve passé,
De sentiments ingrats dont le cœur s'est lassé.

Chantez lorsqu'au chevet d'une existence chère
Chaque heure qui s'enfuit peut-être est la dernière
Que nous ayons encore à voir des yeux si doux,
Pour ne se plus rouvrir, se fermer près de nous!

Chantez, versez le baume à toutes les blessures;
Dans notre esprit charmé se perdent les murmures
Sur nos lèvres errants! — quand votre saint transport
Au sein de la tempête indique enfin le port!

Êtres mystérieux, lorsque Dieu vous fit naître,
Il vous marqua d'un sceau qui vous fait reconnaître.
Non, les autres mortels ne sont pas comme vous,
Votre aspect est plus noble et vos regards plus doux.
A vous les feux du ciel! deux étoiles brillantes
Paraissent dans vos yeux belles et scintillantes :

Vous naissez couronnés d'épines et de fleurs;
Le front ceint de lauriers, vous répandez des pleurs!
Célestes messagers, vous venez sur la terre
Pour enseigner à l'homme à prier, à se taire;
A fléchir sous la croix en espérant toujours.
Oh! parlez-nous souvent d'ineffables amours!
Poëtes, préludez sur la harpe des anges;
Vos fronts chargés d'ennuis, peut-être à nos louanges,
Fiers, se relèveront plus beaux de leur pâleur.
Et les bras élevés vers le divin Seigneur,
Dites, dites : — « Mon Dieu, cette mission sainte,
Nous l'avons accomplie; écoutez notre plainte!
Voyez ces désespoirs par nos chants consolés,
Seigneur, rappelez-nous! » — Que d'autres exilés
Descendent à leur tour dans ces sombres demeures,
Où, sans bonheur pour nous, s'engloutissent les heures.

Et vous nous quitterez, poëtes, pour les cieux!
En reprenant alors son éclat radieux,
L'étoile qu'ici-bas voilait votre prunelle,
Dans le bleu firmament reparaîtra plus belle!

Et là, plus doux encor, vos rayons amoureux
Seront, comme vos chants, un baume aux malheureux!

Et moi, j'irai partout chercher votre lumière;
Partout, à vous bénir, je serai la première.
Poëtes, pour vous seuls, mon cœur reconnaissant
Se livre avec amour à cet attrait puissant.
Je vous dois les instants les plus beaux de ma vie;
Seule et par vos accords, quand je me sens ravie,
Oh! qu'il me serait doux d'apprendre qu'une fois
Vous avez entendu ma sympathique voix!

XXIII.

Donnez à l'Orpheline.

Et la vierge Marie, en m'appelant sa fille,
Me dit : Approche, enfant, je te rends ta famille.

Mme M. WALDOR.

XXIII.

DONNEZ A L'ORPHELINE [1].

Ange de charité, laisse-moi de ton aile
Détacher une plume au doux reflet d'azur;
Laisse ma main tirer de ta harpe fidèle
La note harmonieuse au son plaintif et pur.

[1] Cette pièce de vers fut faite à l'occasion d'une loterie en faveur de l'établissement des orphelines de Bourges pour être insérée dans les journaux de la ville.

Je voudrais attendrir sur ces infortunées,
Qui du doux nom de fille ignorent les douceurs,
Et, dans l'âge des jeux, aux labeurs condamnées,
Croissent sous l'œil pieux de quelques pauvres sœurs.

O qui que vous soyez, lorsque je vous implore,
Si votre cœur s'émeut, ne lui résistez pas;
Marquez par un bienfait ce jour qui vient d'éclore;
Et le ciel versera le bonheur sur vos pas.
Venez, oh! venez voir, dans ces heures d'étude
Que la religion leur prescrit en ces lieux,
Ces enfants attendant, mais sans inquiétude,
Que par des dons humains leur pain vienne des cieux.

Hommes riches, puissants, enviés de la foule,
Qui semblez de la vie oublier les revers,
Biens, honneurs, pensez-y! tout ici-bas s'écroule
Sous cette roue errante au sein de l'univers!

Heureux de ses attraits, vous voyez votre fille
Invitée à choisir entre mille rivaux :
Que l'ouragan emporte et trésors et famille,
Et le monde, en fuyant, l'abandonne à ses maux.

Femmes, dont le regard se voile de tristesse
Au seul penser qu'un jour votre enfant peut souffrir,
Et qu'à ce doux objet d'amour et de tendresse,
Vous, votre amour, vos soins, la mort peut tout ravir,
D'autres mères aussi répandirent des larmes,
En attachant un ange à leur sein palpitant ;
Secourez les objets de leurs tendres alarmes ;
On devient orpheline, hélas ! en un instant !

Jeunes filles, jamais d'élégante parure
Pour l'orpheline, belle et jeune comme vous ;
Un sombre vêtement assombrit sa figure,
Ornée aussi pourtant de cheveux longs et doux.

Détachez de vos fronts une perle, une rose,
Un ruban, qui, pour elle, en pain se changeront;
Si vos atours de bal y perdent quelque chose,
D'un reflet de bonté vos traits s'embelliront.

Et vous, petits enfants, qui me venez entendre,
Sans soupçonner qu'il soit ici-bas des tourments,
Ah! tandis que sur vous une mère au cœur tendre
Veille, et que son amour vous fait d'heureux moments,
Songez qu'en proie aux maux de l'indigence amère,
Des enfants comme vous souffrent mille douleurs.
Pour eux, point de gâteaux, de baisers ni de mère :
Du pain, rien que du pain, souvent mouillé de pleurs!

O qui que vous soyez, donnez à l'orpheline;
C'est notre fille à tous; protégez sa vertu,
Et sa bouche naïve, à l'oreille divine,
Dira vos noms; et moi, poëte, si j'ai pu

Faire au fond de vos cœurs vibrer, sous ma prière,
Ces sentiments auxquels nul ne peut résister,
Heureuse, j'aurai fait ce que je pouvais faire.
Poëte et rossignol, que peuvent-ils?... chanter.

XXIV.

Un Rêve.

Tous les hommes ont rêvé ; tous en ont eu besoin ! Quand le génie du mal les fit vivre, le génie du bien les fit dormir et songer.

DE SENANCOUR.

XXIV.

UN RÊVE.

Combien j'étais heureuse!
Que le ciel était beau!
La lune vaporeuse
Éclairait le coteau;

L'étoile scintillante
Et la brise du soir
A mon âme brûlante
Avaient rendu l'espoir.
Toi, que ma voix plaintive
Ne cesse de nommer,
De mon âme craintive
Tu te faisais aimer!
Dans ce moment d'ivresse,
Naïve et sans détour,
Pour prix de ma tendresse
Je voulais ton amour!
Moins timide et plus tendre,
Je voyais sans courroux,
Et cherchais à te rendre
Le sourire le plus doux.
Que pouvais-tu me dire
Quand mon regard vainqueur
Dans le tien savait lire
Ton trouble et mon bonheur?
Silence sympathique,
Plus fort que les discours,

Et dont l'éclair magique
Les devance en son cours!
Une même pensée
Nous agitait; mon cœur
Dans ton âme blessée
Reconnaissait sa sœur!

. . . . . .

. . . . . .

Alors, fendant l'espace
Et la voûte d'azur,
Loin du monde qui passe,
Loin de ce monde impur,
Nos âmes s'envolèrent! . . .
Redire les accords
Qui soudain nous charmèrent;
Dire que sur les bords
D'une source limpide,
Sur un tapis de fleurs,
La vie était rapide
Et pleine de douceurs,
Non, cachons ce mystère;
Attendons que la nuit,

En chassant la lumière,
Le ramène sans bruit :
Oui, je veux sous son voile
Encore te charmer,
Et dire à ton étoile
Combien je sais t'aimer !
O nuit ! deviens plus sombre
Et rends-moi le sommeil !
Et que de moi ton ombre
Éloigne le réveil !
Je veux rêver encore,
Je veux rêver toujours !
Eh ! que me fait l'aurore ?
Que me donnent les jours ?
Quand chaque jour apporte
Son tribut de douleurs,
Chaque nuit me reporte
Vivre parmi les fleurs.
Lorsque, cessant d'entendre
Mes plaintes sur le sort,
Vous cherchez à comprendre,
Dites vite, elle dort !

Si je demande trêve,
Si j'ai trop de bonheur,
Oh ! silence, je rêve!
Respectez mon erreur ! ! ! . . .

XXV.

Souffrance.

Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur,
D'un mot, d'un nom, d'un rêve elle nourrit son cœur.
Souvent, quand des cités les bruyantes orgies,
Au son des instruments, aux clartés des bougies,
Étincellent partout de l'or des vêtements,
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,
Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête,
Un tendre souvenir est sa plus douce fête.

DELILLE.

XXV.

SOUFFRANCE.

Oh! qu'il souffre, mon cœur, quand, brûlant de s'épandre,
Il cherche en vain quelqu'un qui puisse le comprendre;
Interdit, désolé, comprimant son essor,
Il se demande, hélas! s'il doit chercher encor;

Si, quelque part cachée, il existe quelque âme
Qui vive de sa vie et brûle de sa flamme,
Si ce monde est pour lui, pour lui seul un désert
Sans ombre, sans abri pour se mettre à couvert.

Quand parfois, maudissant sa triste solitude,
Je laisse mon foyer, et vais, par habitude,
Demander à la foule un instant de bonheur,
Une voix qui réponde à la voix de mon cœur,
De ce nouvel essai l'âme toute brisée,
Je me dis au retour : « Je m'étais abusée! »
Et, pauvre sensitive, à ce toucher fatal,
En moi je me replie et languis sous le mal.

Oui, des plaisirs bruyants l'éclat et la folie
Enivrent sans charmer; dans la mélancolie
Il est de ces moments qui nous viennent des cieux!
Avez-vous quelquefois, sombre et silencieux,

Devant un ciel de pluie, attristé par ses larmes,
Admiré le soleil, se jouant plein de charmes,
Venir tout consoler par ses joyeux retours,
Et sourire plus doux qu'au plus beau des beaux jours?

Ainsi, lorsque mon âme et gémit et s'afflige,
Succombant sous les coups qu'un sort cruel inflige,
Que, prête à blasphémer, je cherche autour de moi
Un regard consolant qui me rende la foi,
Oh! qu'elle est douce, alors, la voix qui dit : « Espère! »
Ainsi que le soleil la pluie est éphémère,
Et, lorsqu'un doux rayon viendra te ranimer,
Lève les yeux au ciel; c'est lui qui fait aimer!

Trop pleine, à cette voix mon âme s'évapore
Et se répand en vers à la rime sonore,
Et vous croyez, mortels, que je vous ai livré
Le fond mystérieux de ce vase sacré;

Mais, ainsi que la fleur, au vent je n'abandonne
Que de légers parfums ; à l'abeille je donne
Le doux miel qu'au calice elle a su deviner
Et qu'un zéphyr ingrat n'eût fait que profaner!

XXVI.

Une journée à Thauvenay.

A madame la comtesse de Montalivet (mère).

La noblesse en ces lieux n'est pas un vain blason
Qu'en son orgueil stérile étale un écusson;
C'est dans les sentiments que surtout elle brille,
Et que d'un double éclat parant cette famille
Elle se transmet pure! — Et que d'un noble sang,
Mieux que toute armoirie, elle atteste le rang!

A. B.

XXVI.

UNE JOURNÉE A THAUVENAY.

A madame la comtesse de Montalivet (mère)

Il est des jours aimés qui brillent sur la vie
Pour calmer les ennuis dont elle est poursuivie :
Jours trop vite passés! que ne peut retenir
Notre ardente prière en les voyant finir!

La nature se pare, en ces rares journées,
D'un attrait inconnu qui les rend fortunées.
Brises, fleurs et parfums, tout devient solennel,
Lorsqu'un rayon sacré du bien-être éternel
Se glisse dans notre âme, au moment où le doute
Nous livrait, sans courage, aux douleurs de la route.
C'est un repos offert au triste voyageur,
Qui se remet en marche en croyant au bonheur!

Tels furent les pensers qui, près de vous, madame,
A l'admiration se mêlaient dans mon âme.
J'aimais à contempler votre noble maintien
Jusque dans l'abandon d'un intime entretien.
Vous êtes belle ainsi, planant sur la famille,
Mère d'un grand seigneur et d'une aimable fille!
Soyez fière, madame; oui, vos enfants heureux,
Lorsqu'ils naissaient de vous, avaient le ciel pour eux!
Comblés par le destin, un bien plus grand encore,
Une mère au cœur tendre embellit leur aurore;
Et sans s'éteindre aux ans, ce cœur, foyer d'amour,
Sur leurs jeunes enfants s'épanche chaque jour!

Madame, autour de vous quelque chose rayonne,
Lorsque de souvenirs votre front se sillonne,
Et que votre regard semble chercher aux cieux
Ceux que la mort, un jour, vous ravit en ces lieux,
Mais dont, souvent encor, vos humides paupières
Semblent apercevoir les ombres toujours chères;
Quand votre cœur ému va, de la terre au ciel,
De ses parfums d'amour répandre tout le miel.

Laissez, madame, au Dieu qui punit ou pardonne,
Le secret de ces jours qu'il retire ou qu'il donne;
On vous aime partout, au ciel comme ici-bas,
Et le pauvre bénit la trace de vos pas.

Heureux le beau pays qui vous voit, chaque année,
Comme sa providence, à l'âme infortunée
Apporter les bienfaits que depuis si longtemps
Avec votre retour ramène le printemps.

La Grange et Thauvenay garderont la mémoire
D'un nom que l'on vénère aux rives de la Loire,
Et qui, brillant toujours, semble de père en fils
Se plaire à protéger les enfants du pays.

Et vous, intercédant, comme au ciel fait Marie,
Auprès de votre fils, pour tous votre voix prie!
Et les hommes souvent jouissent oublieux
De la divine main qui fit leurs jours joyeux!
Priez sans vous lasser! et, si l'ingratitude
Vient attrister parfois votre sollicitude,
Pensez aux cœurs bien nés où vit le souvenir,
Aux remords des ingrats! et foi dans l'avenir!

A tout ce qui rayonne, une âme de poëte,
Ivre, s'épanouit! — Mais, quelques jours muette,
Au fond du sanctuaire emportant son trésor,
Entre elle et le Seigneur elle le cache encor.
Là, des divins accents implorant l'assistance,
Quelquefois le succès couronne sa constance!

Alors de doux accords, vagues échos lointains,
En franchissant l'espace arrivent aux humains,
Dont l'injustice même accueille la louange,
Qui sur un noble trait doit être sans mélange.

Non loin de vous, madame, en rêvant je vivais;
Sur les rives du Cher en secret j'observais,
Lorsqu'un jour votre nom vint frapper mon oreille:
D'une belle action, peut-être sans pareille,
J'entendis le récit! et mon esprit charmé,
Sur vous, au même instant, fut enthousiasmé!
Oui, je voyais toujours la grande et noble Dame,
Au malheureux blessé prodiguant le dictame,
Assise auprès de lui sur le bord du chemin,
Alléger sa souffrance en y posant la main!

Il est facile au riche, en déliant sa bourse,
De jeter un peu d'or sans suspendre sa course;

Mais au pauvre artisan, par le mal abattu,
Donner plaintes et soins, ah! voilà la vertu!

Et, depuis cet instant, je désirai connaître
Celle dont le nom seul en mon cœur faisait naître
Le respect si puissant qu'inspire la splendeur
De la charité sainte unie à la grandeur!

Et lorsque j'eus franchi la porte hospitalière,
De si grandes vertus demeure journalière,
Que je vous vis encore aimant aussi les arts,
Avec un goût parfait les offrir aux regards,
Je compris que, sur terre, il est de nobles têtes
Que le ciel donne au monde, en ses beaux jours de fêtes!

Les jours heureux sont courts; et l'heure de partir
En cet aimable asile, hélas! vint retentir.
Je partis! — Mais de loin, en saluant l'ombrage
Qui cache vos bienfaits sous son discret feuillage,

Je m'inclinai pensive, en murmurant tout bas
Ces profonds sentiments, que vous n'entendiez pas,
Mais qu'emportait la brise, et que, dans mon délire,
J'essayai de chanter en accordant ma lyre !

XXVII.

Le plus grand bien qui soit en amitié
Est s'entrescrire ou se dire de bouche
Soit bien, soit mal, tout ce qui au cœur touche.

CLÉMENT MAROT.

XXVII.

M'écrirez-vous, quand l'absence cruelle
Loin de vos yeux enchaînera mes pas?
Oh! dites-moi si votre âme fidèle,
En soupirant, me nommera tout bas.

A ce bonheur si je pouvais prétendre,
Le sort fatal me semblerait plus doux;
Ne pouvant plus me parler, ni m'entendre,
M'écrirez-vous, dites, m'écrirez-vous?

M'écrirez-vous, si, d'une autre pensée
Le cœur rempli, rêvant à vos amours,
Vous bannissez de votre âme insensée
Le souvenir de quelques heureux jours?
Ne craignez pas de ma bouche plaintive
Un seul reproche, un seul mot de courroux;
Je sais combien la joie est fugitive:
M'écrirez-vous, dites, m'écrirez-vous?

M'écrirez-vous, quand d'une aile légère
Le temps rapide effeuillera les fleurs,
Et que, vidant la coupe mensongère,
Vous trouverez la lie et les douleurs?

Songeant alors à celle qui, tremblante,
Sait dans son cœur cacher aux yeux jaloux
Une amitié fidèle et consolante,
M'écrirez-vous, dites, m'écrirez-vous?

XXVIII.

Stances familières.

A M. HUZARD PÈRE,

membre de l'Institut, alors âgé de 84 ans et mort depuis

« Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux! »

DE CHATEAUBRIAND.

Quand on a dans mon cœur éveillé la tendresse;
Que de mes jours d'ennuis on fit quelques beaux jours;
Que dans les sentiments j'ai trouvé la noblesse;
Absent ou mort, n'importe! — on y reste toujours!

A. B.

XXVIII.

STANCES FAMILIÈRES.

A M. HUZARD PÈRE,
membre de l'Institut, alors âgé de 84 ans et mort depuis

Oui, toujours, près de vous lorsque je dois me rendre,
Je ne pars que tremblante et demandant pourquoi
Des hauteurs du savoir vous aimez à descendre,
Pour vous entretenir simplement avec moi.

D'un accueil si flatteur mon cœur touché, sans doute,
D'un léger bond d'orgueil se prend à palpiter;
Ce qu'on doit au hasard de le perdre on redoute,
Et je crains, en parlant, de vous désenchanter.

Lorsque je vous entends, un charme inexprimable
Des peines de mon âme apaise la rigueur;
Et les heures qu'absorbe un entretien aimable
Soumettent ma pensée à leur attrait vainqueur.

Au désir de savoir mon esprit s'abandonne,
Il s'épanche et grandit près de vous et par vous;
Mais rendre quelque chose à celui qui nous donne
Est un besoin, et c'est impossible entre nous.

Oh! vous êtes trop bon, et je ne puis vous dire
Ce que vous m'inspirez de respect, d'amitié;
A ce profond savoir qu'en vous chacun admire,
J'aime surtout le cœur se mêlant de moitié.

Non, l'esprit n'a pas d'âge, et le temps qui s'écoule
En vous a respecté la jeunesse du cœur;
Regardez en pitié cette brillante foule
Qui court à la souffrance en cherchant le bonheur!

Vainement chaque année, en sa course rapide,
Emporte l'homme obscur et l'homme de renom :
Quand au front du vulgaire elle attache une ride,
Aux couronnes de gloire elle ajoute un fleuron!

De votre aimable accueil la douce souvenance
Charmera ma pensée en mon lointain séjour,
Si du moins, en partant, j'emporte l'espérance
De le trouver encore au moment du retour.

XXIX.

Amélie, sœur de René,

au pied de l'autel.

Volo con l'ali de pensieri al cielo.

PETRARCA.

Quand les âmes vulgaires sont éteintes par le malheur ou plongées dans le matérialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de cette tourbe rampante aspirent vers un autre monde.

VILLEMAIN.

XXIX.

AMÉLIE, SOEUR DE RENÉ,

au pied de l'autel.

D'un amour impossible abjurant la puissance,
Brisons ce doux lien de cœur et de naissance !
Je viens à toi, mon Dieu, sans plaintes, sans regrets,
Et, soumise à mon sort, j'accomplis tes décrets.

Naître, vivre, mourir; après la mort qu'importent
Ces vains enivrements que les instants emportent?
Pour des biens si petits mon cœur n'était pas fait,
Et je sens en mon âme un bonheur plus parfait.

Oui, je me sens brûler d'une flamme plus belle
Et j'existe déjà de la vie éternelle!

Oh! je veux, oubliant le monde et ses plaisirs,
A l'éternité seule adresser mes désirs,
Et bannir à jamais de mon âme insensée
Ces songes délirants que cherchait ma pensée.

Parfois mon cœur, troublé jusqu'au pied de l'autel,
Dans ton temple, Seigneur, rêve un amour mortel;
Le regard vers les cieux, une image profane,
Que je veux repousser, que ma raison condamne,
Apparaît! et l'amour que je venais t'offrir
S'envole en me laissant celui qui fait souffrir!

Entre la terre et toi, lorsque mon âme errante
Hésite à se fixer et demeure souffrante,
De tes rayons divins viens éclairer mon cœur,
Et que tous mes soupirs vers toi montent en chœur.

Frappe encore, ô mon Dieu! Que mon âme plus pure
Pour celui qui créa laisse la créature,
Et que mon cœur enfin, par les maux déchiré,
Renaisse en se vouant à ton culte sacré!

Par la douleur amère, oui, je me sens revivre;
Fléchissant sous la croix, Seigneur, je veux te suivre!
Chaque moment qui fuit semble me détacher
De ces biens temporels que j'aimais à chercher.
Dans ces bruyants plaisirs j'ai reconnu le vide,
Et d'un bonheur sans fin mon âme, trop avide,
Se dégage d'un corps qui végète en ces lieux,
Et, dans son vol léger, va respirer aux cieux!

XXX.

La rébellion de l'esclavage.

Mais, toi, tu ne sais pas, je ne sais pas moi-même,
Si cet enchantement annonce que je t'aime.
J'ignore quel pouvoir t'abandonne mes jours,
Et, si je le savais, je le tairais toujours.

JULES DE RESSÉGUIER.

Oh ! que l'abandon du cœur, sans aucun retour, est pur et digne de Dieu !

FÉNELON.

XXX.

LA RÉBELLION DE L'ESCLAVAGE.

Quelle est donc ta puissance,
O fortuné mortel!
Au jour de ta naissance,
Aurais-tu, sur l'autel,

Obtenu de Dieu même
Ce fascinant pouvoir,
Qui fait au rang suprême
Arriver ton vouloir?

Viens-tu, par ton empire,
Venger les froids dédains
Que mon cœur en délire
Prodiguait aux humains?
De ma barque incertaine
Habile nautonier,
Sous ton bras qui l'enchaîne
Faut-il tout oublier?

Mon âme, sombre et fière,
S'incline sous ta loi;
Toute ma vie entière
Est de songer à toi!
Et les douces pensées
Que j'immole en ce jour,

Comme des fleurs passées
Périssent sans retour!

La feuille se balance
Sur l'aile des zéphyrs,
Vers toi mon cœur s'élance,
Porté par mes soupirs.
Une nouvelle aurore
Éclaire ce beau jour,
Et mon front se colore
Aux rêves de l'amour.

Conduis-moi sur la plage,
J'ai besoin de repos;
Je redoute l'orage
Et la fureur des flots.
L'espérance m'invite,
Viens essuyer mes pleurs;
Que ta main change vite
Mes noirs cyprès en fleurs!

Mais, non, un jour peut-être,
Puis tout s'envolerait,
Et ce divin bien-être
Comme nous passerait!
Tout finit sur la terre;
Dans un séjour plus doux,
Mon âme solitaire
Te donne rendez-vous!

XXXI.

Promenade aux tombeaux de Saint-Denis.

Il est dans l'univers deux vénérables femmes,
Dont le divin amour purifia les âmes;
Par leur sublime exemple et leur soumission,
Nous enseignant à tous la résignation;
Ayant bu toutes deux ces coupes bien amères,
Que le sort fait passer des épouses aux mères;
Tremblant incessamment, sous le ciel en courroux,
L'une pour son enfant, l'autre pour son époux;
Symbole, toutes deux, de la noble souffrance,
La Mère du Sauveur et la Reine de France.

ANTONI DESCHAMPS.

XXXI.

PROMENADE AUX TOMBEAUX DE SAINT-DENIS.

Têtes dont la couronne étreignit les contours,
Qu'est devenu ce faste où se passaient vos jours?
Que reste-t-il ici de ce pouvoir qu'on prône,
Et du bandeau royal et du velours du trône?
En vain le diadème a paré votre front;
Mortels, vous subissez notre dernier affront.

Arrachée au limon, l'enveloppe grossière
Est rendue au néant et redevient poussière,
Qu'on ait, avec le sceptre, accompli son destin,
Ou sous de lourds fardeaux plié chaque matin!

Sous vos manteaux de pourpre il vous faut donc connaître
Que pour mourir aussi le Seigneur vous fit naître,
Et, cherchant l'avenir sous un nuage épais,
Rêver aussi le ciel au fond de vos palais!

Anciens Rois de la terre, allons, levez la tête;
Vous êtes à l'abri. Vainement la tempête
Se déchaîne, en furie, envahissant les ports;
Elle s'arrête enfin près de ceux qui sont morts.
Vous êtes à l'abri : la terre humide et sombre
Ouvre son large flanc à ses enfants sans nombre;
Elle cache en son sein tous les morts, seuls égaux,
Et dans l'oubli commun elle assoupit leurs maux!

Souverains, de vos cours je craindrais les lumières;
Mais, seuls en vos cercueils, je viens à vous, mes frères,

Sur vos restes sacrés, loin des yeux importuns,
Comme Marthe et Marie, épandre des parfums;
Car plusieurs, parmi vous, sur la croix du martyre,
Ainsi que Dieu lui-même, ont du peuple en délire
Éprouvé les fureurs!... lorsque, sans respecter
Le secret de la tombe, il venait insulter,
En sa rage insensée, et le marbre et la cendre
Que sa main sacrilége agitait sans comprendre!

Il est au fond du cœur un sentiment puissant,
Qui nous prévient alors que le mal est naissant :
Malheur à qui l'étouffe et s'y rend insensible,
Le retour vers le bien lui devient impossible;
Sur la pente rapide il glisse jusqu'au bout,
Et trouve le remords, la honte, le dégoût!

Ainsi tu fais, ô peuple! en ta révolte folle;
Méconnaissant ton Dieu tu gémis sous l'idole,
Et conscience et cœur, mettant tout en lambeaux,
Tu viens, vampire affreux, profaner les tombeaux

Où les Rois ne sont plus, quand ta rage stupide
Insulte et jette au vent un peu de terre humide.

Peuple, quand verras-tu qu'on abuse de toi,
Que jamais le bonheur n'est à briser un Roi,
Et qu'on n'est pas Français en livrant sa patrie
Aux forfaits révoltants d'une aveugle furie?
Qu'importe au vaniteux qui se sert de ton nom
Pour mendier l'éclat, le pouvoir, le renom,
Que, sans aucun travail, en proie à la misère,
Voyant mourir de faim et ton fils et ta mère,
Tu comprennes alors que, pour te gouverner,
Il daigna de sa bouche un instant te prôner!
Surtout dans son palais ne crois pas apparaître,
Il t'en ferait bannir, quand tu l'aurais fait maître,
Comme un vil instrument qu'il fallut amorcer,
Un souvenir pesant qu'il faut au loin chasser!

Oui, la puissance est lourde et toujours elle entraîne
Ceux qui ne sont pas nés pour en porter la chaîne;

Éblouis, fascinés, les plus cruels tyrans,
Peuple, sont tous sortis du milieu de tes rangs!

N'envions pas le trône aux familles royales;
Les souverains, souvent, ont des heures fatales;
La couronne attachée à leurs fronts soucieux
Y tient par une épine offerte aux envieux.
Qui peut donc désirer cette pensée amère,
Qu'à chaque instant du jour une tête bien chère
Peut-être est menacée, et que sa douce voix
Peut vibrer à nos cœurs pour la dernière fois!
Eh bien! ces noirs pensers à notre souveraine
Impriment la douleur sous son bandeau de Reine!
Cependant sa bonté toujours aux malheureux
Donne, sans hésiter, un secours généreux.

Pour vous rien n'est sacré; ce Roi si populaire,
Que faut-il donc, hélas! qu'il fasse pour vous plaire?
Confiant parmi vous; vous, qui l'assassinez,
Quand si souvent vos coups ont été pardonnés!

Quoi! la grâce, en venant d'une haute clémence,
Ne put donc éclairer votre folle démence?
Et vous criez encor que le peuple opprimé
Dans ses droits est toujours et partout comprimé;
Vous criez aux tyrans, aux monstres sanguinaires!
Ailleurs que pris chez vous ils sont imaginaires;
Car déjà la licence embrase nos cités :
Vous écrivez, parlez, outragez et mentez!

Mais que vous fait, à vous, et la France et sa gloire?
Factieux d'aujourd'hui, vous salirez l'histoire,
Et feriez regretter la féodalité,
En profanant ainsi la sainte liberté!...

Aux tombeaux de tes Rois, mon beau pays de France,
D'un avenir plus doux oh! rends-moi l'espérance!
La plus civilisée entre les nations
Ne peut laisser son sol en proie aux factions,
Et, dévorant son sein en luttes insensées,
Tourner vers l'étranger des lances émoussées!

Quand l'Europe, attentive à nos tristes débats,
Sur le terrain mouvant croit prendre ses ébats,
Français, le sentiment, l'amour de la patrie
Vous réunira tous pour sa gloire chérie!

Ainsi je me disais, promenant à pas lents
Dans ces caveaux sacrés mes regards indolents,
Et des Rois aux sujets ma pensée inquiète
Errait, interrogeant cette voûte muette:
Et je me demandais par quel destin fatal
A ce qu'on doit aimer on fait souvent du mal;
Que serait un État sans un pouvoir suprême,
Sans un front où poser son brillant diadème?

J'aime la royauté! d'un éclat sans pareil
J'aime à la voir briller ainsi que le soleil!
Peuple, à ses nobles feux viens allumer ton âme!
Puisqu'il nous faut un culte, au moins que notre flamme
Vers les astres s'élève et brûle tout mortel
Qui, sujet comme nous, veut monter sur l'autel!

Et je quittai des Rois la demeure dernière,
Franchissant les degrés je revis la lumière;
Le soleil, qui brillait d'un éclat radieux,
Me fit, en les brûlant, tourner vers lui les yeux,
Et je me dis qu'un jour, sans doute, en leur audace,
Tous nos ambitieux voudront aussi sa place!

XXXII.

A M. Émile Deschamps.

La lyre dans nos mains sera toujours muette
Si quelqu'un ne nous dit : le ciel vous fit poëte.

MILLEVOYE.

C'est lui qui vint me dire avec sa voix amie :
« Vous avez dans le cœur une lyre endormie,
« Ne le saviez-vous pas? chantez! » — Et je chantai.

ÉMILE DESCHAMPS.

XXXII.

A M. ÉMILE DESCHAMPS.

Par l'orage battue une faible colombe
A l'abri d'un ormeau déplorait son tourment.
De son œil attristé, de son aile qui tombe,
L'eau de pluie et de pleurs s'écoulait lentement.

Quand venaient à passer de joyeuses volées,
Qu'un chant harmonieux résonnait alentour,
Les suivant du regard, au milieu des vallées,
Émue, elle disait : « Aurai-je aussi mon tour? »
Lorsqu'un rayon plus chaud glissait sur son plumage,
Qu'une vague espérance éloignait ses ennuis,
Parfois elle essayait, de son triste ramage,
Les accents confiés au mystère des nuits.
Elle chantait pour elle; et, dans la solitude,
D'un gosier inhabile elle cachait les sons.

Un soir, elle aperçut, non sans inquiétude,
Un oiseau, resté seul, écoutant ses chansons.
Ciel! fit notre belle honteuse,
Que pense-t-il, lui, qui sait bien chanter?
Allons le consulter.
— C'était un rossignol qui venait d'écouter! —
« Tu pourras devenir une habile chanteuse, »
Lui répondit l'oiseau,
Qui, sûr de son talent incontestable et beau,
De la rivalité méprisait la manie.

« Oui, je crois voir en toi quelque peu de génie;
Travaille, et tu verras
Que, sans beaucoup attendre,
Ma sœur, avec nous tu viendras
Aussi te faire entendre! »
— Puis d'un coup d'aile il disparut. —
La colombe peut-être était dupe d'un rêve!
Mais prolonger un rêve est si doux!... elle crut.
Alors, pensant à ses maux faire trêve,
Et la nuit et le jour
C'était concert chez notre babillarde,
Dont le travail constant méritait un retour.
Bientôt, en succédant à la note criarde,
Quelques heureux accords secondent son espoir.
Notre colombe, hélas! au sein du vaste espace
Aurait voulu se voir!
Mais comment le franchir? — Chaque troupe qui passe,
Folâtre et gazouilleuse, augmente son désir!
Et, pour se joindre aux jeux de cette troupe ailée
Et prendre part à son divin plaisir,
Elle essaye, en tremblant, la roulade perlée!

. . . . . .

Brûlante de partir, du jour au lendemain
Elle attend que l'un d'eux lui trace le chemin...
Et pense au rossignol, qui le premier sut lire
Dans ses faibles accents un accord de sa lyre!

XXXIII.

Épilogue.

Que sont tous les intérêts de la terre, que sont toutes les passions, auprès de ce grand intérêt de l'être spirituel se cherchant lui-même?

VILLEMAIN.

Si vous voulez concevoir ce qui est divin, c'est le sens divin qu'il vous faut.

OELENSCHLAEGEN.

XXXIII.

ÉPILOGUE.

Allez, allez mes vers, et que ma voix plaintive
Aux doux concerts des soirs se mêle, fugitive,
Comme un écho lointain
Qui s'abandonne, errant, où l'entraîne la brise,
Dans l'air ou sur le roc, retentit, ou se brise
En son cours incertain.

Allez, stances, allez vers l'âme solitaire
Qui fuit dans la retraite et gémit sur la terre,
En cachant sa douleur;
Qui va, tout inquiète, au sein de la prairie,
Cueillir, interroger, puis rejeter, flétrie,
La marguerite en fleur.

Allez, au fond des bois, d'une belle rêveuse
Exprimer les ennuis que sa voix paresseuse
Ne saurait moduler;
Mais qui, de vos accords empruntant l'harmonie,
A la corde vibrante aspire le génie
Qu'elle semble exhaler.

Allez où l'on soupire, où l'on aime, où l'on pleure;
D'un rayon d'espérance éclairez la demeure
Où vous serez compris;
Car le même clavier frémit au fond des âmes
Qui, sœurs par les pensers, sous leurs ailes de flammes
Semblent de purs esprits.

Mais si, vous parcourant de son regard profane,
Quelqu'un, sans vous comprendre, en riant vous condamne
Et raille ainsi ma foi;
Je vous prie à genoux, ô mes strophes légères,
Fuyez! et dans ces mains, à ton culte étrangères,
Mon livre, oh! ferme-toi!

TABLE.

		Pages.
I.	AU BERRY.	3
II.	A MES ENFANTS.	13
III.	A MON BEAU-PÈRE.	21
IV.	O mes rêves des nuits.	25
V.	VOEU.	33
VI.	Penserez-vous à moi.	39

Pages.

VII. TRISTESSE. 45
VIII. ÊTRE UTILE SUR TERRE. 51
IX. SONNET TRADUIT DE PÉTRARQUE. 61
X. ÉPISODE D'UNE VIE DE FEMME. 65
XI. A M ***. 71
XII. INVOCATION. 77
XIII. AUX ENFANTS. 83
XIV. LE VACUE. 89
XV. Oh! vous tous qui souffrez. 93
XVI. Oiseau chéri. 101
XVII. AU VULCAIRE. 107
XVIII. RECRETS. 113
XIX. C'EST PEU DE CONQUÉRIR. 119
XX. Adieu, rêves dorés. 127
XXI. Ange adoré. 133
XXII. A MES POÈTES PRÉFÉRÉS. 139
XXIII. DONNEZ A L'ORPHELINE. 147
XXIV. UN RÊVE. 155
XXV. SOUFFRANCE. 163
XXVI. UNE JOURNÉE A THAUVENAY. 169
XXVII. M'écrirez-vous. 179
XXVIII. STANCES FAMILIÈRES. 185
XXIX. AMÉLIE, SOEUR DE RENÉ. 191
XXX. LA RÉBELLION DE L'ESCLAVAGE. 197
XXXI. PROMENADE AUX TOMBEAUX DE SAINT-DENIS. 203
XXXII. A M. EMILE DESCHAMPS. 213
XXXIII. ÉPILOGUE. 219

1923